

Gouverner revient à saisir toutes les « résonances » de l'Esprit

Le défi de la synodalité, d'un gouvernement synodal, au sens où nous l'entendons aujourd'hui¹, est de s'ouvrir à toutes les « résonances² » de l'Esprit perceptibles dans chaque baptisé et, plus largement encore, dans chaque homme. Comment effectuer un travail de discernement permettant de s'assurer que telle expression de la foi, telle initiative missionnaire, telle manière de conduire sa vie, ait sa source dans l'Esprit du Seigneur ? Comment ne pas s'illusionner, et donc risquer de « canoniser » un peu trop rapidement ce qui aurait plutôt à voir avec l'esprit du monde, ou avec le Maître des illusions ?

La grande Tradition de l'Église, à cette fin, nous invite à tenir ensemble plusieurs dimensions : la vie spirituelle personnelle (souvent accompagnée), le discernement communautaire et ecclésial à la dimension de l'Église locale³, le discernement des évêques réunis en collège, et enfin, la grâce de discernement confiée au successeur de Pierre exerçant sa primauté. En résumé : vie spirituelle, synodalité, collégialité, et primauté. Pour tenter de caractériser la spécificité de cette approche qui ne peut être simplement assimilée à un exercice démocratique, nous avons pris l'habitude de parler de « coresponsabilité différenciée », ainsi que de travailler à davantage de réciprocité entre le ministère des évêques (Pape compris) et celui des baptisés qui, eux aussi, sont aptes à discerner. À chaque étape, le discernement personnel et communautaire devra être authentifié, équilibré, par les autres facettes du polyèdre⁴ ecclésial.

Il reste un énorme travail à faire pour que soit prise la mesure de ce que l'Esprit dépose mystérieusement dans le cœur de tous les enfants de Dieu, et particulièrement chez ceux et celles qui souvent, au regard du monde, ne comptent pas. Nous n'en sommes qu'à des balbutiements de la redécouverte du « sens de la foi » des fidèles⁵, et de ce que cela devrait impliquer dans la mise en œuvre de procédures favorisant de la participation de tous. Mais prenons aussi garde au fait que dans l'enthousiasme ou la précipitation, nous pourrions en rester à une vision sociologique se contentant d'accorder crédit à l'opinion publique.⁶ Or nous comprenons qu'il est question d'autre chose.

Ne pas se priver des lumières dont chacun des membres du Corps du Christ qu'est l'Église est déjà une gageure. Nous devons faire preuve de créativité pour progresser en ce sens. Mais il y a un challenge encore plus vertigineux : comment faire pour tenir compte du travail de l'Esprit qui a déposé de la vérité et de la sainteté dans toutes les cultures⁷ ? Comment reconnaître, préserver et même faire progresser « les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles », portées par tant d'hommes et de femmes étrangers à la Révélation chrétienne ? Oui, comment, là aussi, s'efforcer de saisir les résonances, susceptibles de nous

¹ Dans son sens ancien, la notion de synodalité était à peu près équivalente à conciliarité, à collégialité : cela concernait les évêques. Puis, cela a pris un sens élargi : la participation de tous les fidèles à la vie ecclésiale.

² Ce concept de résonance, du philosophe et sociologue allemand Hartmut Rosa, peut éclairer pour la culture contemporaine ce que nous entendons par échos en nous de l'Esprit du Seigneur, ou discernement des esprits.

³ Mt 18,20 « En effet, quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. »

⁴ Comparaison fréquente chez le Pape François. Cf, par exemple, *Evangelii Gaudium* n°236.

⁵ Cf en particulier Concile VII, *Lumen Gentium* n°12.

⁶ Voir Christophe Théobald, *Sens de la foi, sens des fidèles*, dans *Recherches de Science Religieuse* 2016/2 (Tome 104), pages 161 à 164.

⁷ Vatican II - *Nostra Aetate* - Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, Paul VI, 28 octobre 1965.

indiquer le chemin que Dieu veut nous voir parcourir avec Lui pour favoriser, et même réaliser, l'unité du genre humain ?

Le Concile Vatican II distingue deux lignes d'action de Dieu visant à réaliser l'unité du genre humain :

- L'une d'elle, par la mission du Fils et celle de l'Esprit, anime l'élan missionnaire du peuple de Dieu. Les chrétiens habités par la grâce, incorporés au Christ, sont les instruments libres de la prolongation de la mission du Verbe Incarné. Dans l'Esprit Saint, ils vivent de sa vie et mettent en pratique son commandement : « Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création... » (Mc 16-15).

- La seconde, par l'œuvre mystérieuse mais réelle, de l'Esprit, qui dès les origines du monde, oriente tout le mouvement de l'histoire et du cosmos vers l'unité. Le Seigneur nous a précédé de mille manières, et de façon extrêmement diversifiée. Et nous n'avons pas fini de décrypter son œuvre dans le déroulement de l'histoire.

La mission n'est donc pas l'expression d'une action unilatérale des membres du peuple de Dieu allant chercher, pour les rassembler, des hommes qui ne demandent rien. Elle serait plus justement représentée par un double mouvement convergent de deux réalités qui sont faites l'une pour l'autre : l'Église et le monde. L'Église vient répondre aux attentes de tous les hommes de bonne volonté, qui sans le savoir aspiraient au Christ, et en même temps elle se met à l'écoute de tout ce qu'il y a de positif dans les cultures encore étrangères au christianisme. Par ces éléments positifs⁸, les peuples ont exprimé déjà des valeurs évangéliques et ils peuvent aider l'Église à atteindre une connaissance nouvelle et plus étendue de la vérité dont elle est la gardienne.⁹ Le théologien neuchâtelois Roland de Pury résumait à sa manière cette approche missionnaire en disant : « Le chrétien reçoit Jésus-Christ du païen qu'il évangélise ». Le pape Jean-Paul II, quant à lui, dans son Encyclique « Redemptoris Missio » de 1990 en rappelant que l'Esprit-Saint est le protagoniste de la mission, précisera, en se référant aussi au Concile Vatican II et à la mise en valeurs de « semences de l'Esprit », que la présence et l'action de l'Esprit sont universelles et sans limites d'espace et de temps.¹⁰

Pourtant une autre question de pose. Si l'Esprit travaille, et a travaillé, dans toutes les cultures de l'humanité, y compris dans la culture contemporaine, ce qui est discerné comme venant de Lui doit-il constituer un appel adressé à tous ? Cela acquiert-il une valeur universelle ? Ou alors, allons-nous vers une forme de « décentralisation » nous conduisant à accepter que ce qui est bon pour une portion de l'humanité et pour un temps donné, ne l'est pas nécessairement pour tous, et pour toutes les périodes de l'histoire ? Mais alors, l'humanité est-elle une ou plurielle ? C'est une sérieuse questions anthropologiques. Sauf à considérer qu'il faut accorder plus de temps à certains bassins culturels pour « digérer » la nouveauté évangélique. Dans ce cas, il s'agit alors de mettre en œuvre, de façon réaliste et pragmatique, la loi de la gradualité pour les groupes humains, comme cela se pratique pour les personnes

⁸ La réflexion conciliaire parlera fréquemment des « germes » ou des « semences » du Verbe, comme aux n° 11 et 15 de AG, qui suit la pensée du n° 17 de Lumen Gentium (LG). Il s'agit d'aller à la rencontre « des germes de bien » qui ont été semés par le travail de l'Esprit.

⁹ Rapport du Synode 7 décembre 1985 : « le Concile Vatican II a affirmé que l'Eglise catholique ne rejette rien de ce qu'il y a de vrai et de saint dans les religions non-chrétiennes. Bien plus, il a exhorté les catholiques à reconnaître, préserver et promouvoir les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles qui se trouvent en elles. » II, D, 5.

¹⁰ « L'Esprit se manifeste d'une manière particulière dans l'Eglise et dans ses membres ; cependant sa présence et son action sont universelles, sans limites d'espace ou de temps. Le Concile Vatican II rappelle l'œuvre de l'Esprit dans le cœur de tout homme, par les « semences du Verbe », dans les actions même religieuses, dans les efforts de l'activité humaine qui tendent vers la vérité, vers le bien, vers Dieu. » - Redemptoris Missio n°28

individuelles. En reliant l'histoire, et la vie de l'Église, nous voyons bien que cela s'est toujours pratiqué. C'est aussi sans doute cela la synodalité, la marche ensemble, bien comprise.

Ici, nous pourrions aussi nous habituer à mieux distinguer unanimité et non-contradiction, comme le fait le théologien François Odinet.¹¹ Cela pourrait nous aider à affronter ce dilemme. Ce qui avance, au nom du Christ et son Évangile, chez les uns, dans une culture qui y était préparé depuis plus longtemps, ou qui était marqué de facteurs plus déterminants, n'est pas nécessairement en contradiction avec l'approche d'un autre bassin culturel avançant sur d'autres chemins et moins sensible à certaines questions portées par d'autres. Le rétablissement du diaconat permanent, après le Concile Vatican II est un bon exemple d'appropriation différenciée d'un appel adressé à tous.

Ce qui ne peut pas être accepté c'est qu'il y ait une vraie contradiction dans l'énoncé de la foi (dogme), les conséquences éthiques des appels évangéliques (morale), et l'expression priante de l'action de grâce (liturgie). Car ici c'est la mission même qui serait en danger : « Qu'ils soient un en nous... afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean 17, 21).

Notons enfin que cette vision du monde et de l'histoire, mettant en exergue le travail de l'Esprit en toute personne et en toute culture, indépendamment parfois d'une appartenance visible à une communauté de croyants, pourrait pêcher par optimisme en négligeant la présence agissante des forces du mal au cœur du monde. Des Pères ont relevé ce danger au cours des débats sur AG.¹² Si l'Église et le monde sont faits l'un pour l'autre, on ne peut pourtant pas oublier que leur point de rencontre se situe très souvent dans la croix. Il ne suffit pas donc de dire « non possumus » au regard de notre culture qui serait trop heurtée par la mise en œuvre de tel ou tel appel clair du Seigneur, mais plutôt parfois, et avec discernement, « debemus » (nous devons) quoiqu'il nous en coûte.

Le Christ lui-même, pleinement immergé dans sa culture moyen-orientale, proche-orientale et hébraïque, a pris parfois de grandes distances avec elle. Les exemples sont si nombreux et si manifestes, tant cela a suscité la réprobation des scribes et des pharisiens, qu'il n'est pas nécessaire de les référencer. La révélation transcende, dépasse, et parfois contredit nos usages, car certains d'entre eux ne sont pas le fruit de l'action des semences du Verbe dans l'histoire humaine, mais plutôt d'un manque d'attention, d'un obscurcissement de ce qui a été semé de meilleur en l'humanité. Si l'Église a scellé son expansion missionnaire dans le sang des martyrs, ce n'est pas d'abord (ou pas seulement), parce que le témoignage de ses apôtres n'avait pas su s'inculturer, mais bien en raison aussi d'une tension fondamentale existant entre l'histoire humaine et l'histoire du salut. Vatican II, pour avoir voulu montrer que la mission répondait aux attentes de l'homme, a mis l'accent sur une théologie de la Création et de l'Incarnation, attribuant une plus modeste place au mystère de la Croix. Sans revenir sur les acquis théologiques fondamentaux d'une telle perspective, il faut probablement aujourd'hui

¹¹ Synodalité et inculturation, François Odinet, dans Nouvelle revue théologique 2022/2 (Tome 144), pages 232 à 246

¹² On peut se référer, par exemple, à l'intervention de Mgr KOPPMANN, le 8 octobre 1965, AS, Vol IV, pars III, p. 750.

" Tacet autem schema praesentiam mali in mundo et realitatem regni satanae, quod opponitur Regno Dei. Qui multos annos vitae suae in campo missionali consumpsit, relitatem regni diaboli et praesentiam eius in mundo non semel manifeste expertus est. Etiam vitia gentilitatis clare videri oportet, nec licet ea silentio praeterire. Nam etiam realitate talium vitiorum comprobatur necessitas missionis. Ut eradicentur vitia gentilitatis est altera pars indolis eschatologicae activitatis missionariae. " « Mais le schéma passe sous silence la présence du mal dans le monde et la réalité du royaume de Satan, qui s'oppose au Royaume de Dieu. Celui qui a passé de nombreuses années de sa vie dans le domaine missionnaire a plus d'une fois fait clairement l'expérience de la réalité du royaume du diable et de sa présence dans le monde. Même les fautes des Gentils doivent être clairement vues, et il n'est pas permis de les passer sous silence. Car même la réalité de tels vices prouve la nécessité de la mission. Éradiquer les vices des Gentils est une autre partie de la nature eschatologique de l'activité missionnaire. »

modérer les interprétations parfois trop naïves des intuitions du concile par le développement d'une juste théologie de la Croix.¹³ Le Pape François, revient souvent sur ce point d'attention : « Combien de fois n'aspérons-nous pas à un christianisme de vainqueurs, à un christianisme triomphaliste qui ait de l'ampleur et de l'importance, qui reçoive gloire et honneur. Mais un christianisme sans la croix est mondain et devient stérile. »¹⁴ La théologie de la croix peut effectivement nous faire mieux comprendre la mission des baptisés d'être les témoins de la résurrection et les garants de l'espérance de la vie éternelle dans le monde, car, comme le dit aussi le pape François, "la croix est la porte de la résurrection. Celui qui lutte avec Lui, triomphera avec Lui. C'est le message d'espérance que contient la croix de Jésus, exhortant à la force dans notre existence" (Angélus, 12 mars 2017).

Nous le comprenons, au cœur de cette complexité et de ces paradoxes, pour réévangéliser nos méthodes de gouvernement, il ne suffit pas de nous engager dans des démarches d'intelligence collective beaucoup plus participatives, sous la conduite d'un bon coach. Il convient de déployer toutes les composantes d'un discernement ecclésial, dans une coresponsabilité diversifiée, allant jusqu'à l'écoute de travail de l'Esprit, hors de l'Église visible.

+ Jean-Marc Eychenne - Évêque de Grenoble-Vienne

¹³ A ce sujet, le synode réuni par le pape Jean-Paul II, à l'occasion du 20^{ème} anniversaire du Concile Vatican II s'exprimait en ces termes :

« Il semble que dans les difficultés actuelles, Dieu veuille nous enseigner plus profondément la valeur, l'importance et la place centrale de la croix de Jésus-Christ. La relation entre l'histoire du salut et l'histoire de l'humanité doit être expliquée à la lumière du mystère pascal. Certes, la théologie de la croix n'exclut aucunement la théologie de la création et de l'incarnation, mais évidemment la présuppose. Chrétiens quand nous parlons de la croix, nous ne méritons pas d'être qualifiés de pessimistes, nous nous fondons sur le réalisme de l'espérance chrétienne. » (Rapport officiel, 7 dec. 1985, II, D, 2.).

¹⁴ Homélie du 14 septembre 2021, au cours de La divine liturgie byzantine de saint Jean Chrysostome, présidée au Mestská Sportova hala de Prešov.